BULL ETTIN

DE

L'ASSOCIATION

GUILLAUME

2

2008

SOMMAIRE

| Association Guillaume Budé | |
|--|-----|
| – Assemblée générale du 28 juin 2008 | 1 |
| - Rapport moral | 2 |
| - Rapport financier | . 8 |
| - Réunion des Présidents de section du 28 juin 2008 | 12 |
| - Bureau de l'Association | 13 |
| - Conseil d'administration de l'Association | 14 |
| - Appel aux dons | 17 |
| - Bulletin d'adhésion | 18 |
| I. Littérature grecque | |
| • La Grèce ancienne : héritage et devenir des pensées mythico-symboliques du monde médi- terranéen : le rôle crucial et méconnu d'Eschyle, | |
| par B. Deforge | 19 |
| • L'Héraklès de <i>Philoctète</i> : une synthèse théâtrale du <i>deus ex machina</i> , par L. Thevenet | 37 |
| • Une intuition oubliée : le mythe de la Méropie, par G. Phillizor | 66 |
| Oulos érôs : la Médée d'Euripide et le livre III des Argonautiques d'Apollonios de Rhodes, par B. Daniel-Muller. | 82 |
| II. Littérature latine | |
| Tacite (et Tite-Live) et Sima Qian : la vision politique d'historiens latins et chinois, par | |
| FH. MUTSCHLER | 123 |
| III. Chronique de Philosophie Antique | |
| • Études philoniennes, par C. Lévy | 156 |
| IV. Littérature française | 200 |
| • Tête d'or et Hélios Roi, la rupture du cercle de | |
| l'Éternel Retour, par A. Livry | 167 |
| Comptes rendus | 194 |
| BIBLIOTHEQUE DE LA SORB | |





Conseil d'Administration de l'Association Guillaume Budé (2008-2009)

BATAILLE (J.-P.), expert-comptable. BILLAULT (A.), professeur à l'Université de Paris IV (Grec). BIVILLE (F.), professeur à l'Université de Lyon II (Latin). BOMPAIRE (J.), professeur émérite à l'Université de Paris IV (Grec). BRIQUEL (D.), professeur à l'Université de Paris IV (Latin). Bury (Emmanuel), professeur à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (Littérature française du xvııe siècle). Callu (J.-P.), Membre de l'Institut (Latin). CEARD (J.), professeur émérite à l'Université de Paris X (Littérature française du xvie siècle). Charvet (P.), Inspecteur Général des Lettres. CROISILLE (J.-M.), professeur émérite à l'Université de Clermont II (Latin). Cuny (D.), présidente des Jeunes Budé (Grec). Dangel (J.), professeur émérite à l'Université de Paris IV (Latin). DARMON (J.-C.), professeur à l'Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (Littérature française du xvıre siècle). Deforge (B.), professeur émérite à l'Université de Caen (Grec). Demont (P.), professeur à l'Université de Paris IV (Grec). DION (J.), professeur à l'Université de Nancy II (Latin). Dolbeau (F.), directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études (Latin). Ducos (M.), professeur à l'Université de Paris IV (Latin). Fartzoff (M.), professeur à l'Université de Besançon (Grec). FERRARY (J.-L.), directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, Membre de l'Institut (Latin). Franchet d'Esperey (S.), professeur à l'Université de Paris IV (Latin). GENETIOT (A.), professeur à l'Université de Nancy II (Littérature française du XVIIe siècle). Grandazzi (Á.), professeur à l'Université de Paris IV (Latin). Greminger-Wunenburger (M^{me}), professeur au lycée du Parc à Lyon. Guillaumin (J.-Y.), professeur à l'Université de Besancon (Latin). Jal (P.), professeur émérite à l'Université de Paris X (Latin). JARRETY (M.), professeur à l'Université de Paris IV (Littérature française des xixe et xxe siècles). JOUAN (F.), professeur émérite à l'Université de Paris X (Grec). Jouanna (J.), Membre de l'Institut (Grec). JOUANNO (C.), professeur à l'Université de Caen (Grec). KIRCHER (C.), professeur à l'université de Nice (Latin). LAMBERTERIE (C. de), professeur à l'université de Paris IV (Grec). LARONDE (A.), Membre de l'Institut (Histoire ancienne). LAURENS (P.), professeur émérite à l'Université de Paris IV (Latin). Levy (C.), professeur à l'Université de Paris IV (Latin). MAFFRE (J.-J.), professeur à l'Université de Paris IV (Grec). Malissard (A.), professeur émérite à l'Université d'Orléans (Latin). MAUDUIT (C.), professeur à l'Université de Lyon III (Grec). Melonio (F.), professeur à l'Université de Paris IV (Littérature française du MILLET-GERARD (D.), professeur à l'Université de Paris IV (Littérature fran-

caise des xixe et xxe siècles).

Moreau (P.), professeur à l'Université de Paris XII (Latin). Moussy (C.), professeur émérite à l'Université de Paris IV (Latin). Noël (M.-P.), professeur à l'Université de Montpellier III (Grec). Segonds (A.-Ph.), directeur de recherche au C.N.R. S. Skoda (F.), professeur émérite à l'Université de Paris IV (Grec). TREDE (M.), professeur à l'École Normale Supérieure (Grec). Valensi (L.), Inspecteur Général Honoraire des Enseignements Artistiques. Weill (J.-P.), Inspecteur Général Honoraire des Lettres. Zarini (V.), professeur à l'Université de Paris IV (Latin).

IV. LITTÉRATURE FRANÇAISE

TÊTE D'OR ET HÉLIOS ROI, LA RUPTURE DU CERCLE DE L'ETERNEL RETOUR

Il se trouve, dans *Tête d'Or* de Paul Claudel, certains passages qui peuvent porter à confusion mais qui n'ont cependant jamais été modifiés par le dramaturge malgré leur « étrangeté ». Ce sont ces éléments qui nous ont permis de déterminer l'identité du héros de la pièce et, grâce à cette indentification, nous pouvons non seulement déduire l'éventuel sens du drame mais également étudier comment la vision qu'avait le jeune Claudel de cette Grèce, tout d'abord vaincue mais finissant tout de même par remporter la victoire sur Rome, a influencé le début de sa vie de créateur.

Ainsi, *Tête d'Or* non seulement correspondrait aux premières expériences littéraires d'un Claudel helléniste et latiniste, certes jeune mais ayant déjà une connaissance étendue des lettres classiques et de l'histoire de l'empire romain, mais également illustrerait la manière dont le poète utilise ces connaissances pour décrire une brève période du combat spirituel qu'il dut mener.

Claudel, quand il était interrogé sur la signification de *Tête* d'Or, se prêtait, il nous semble, à un jeu souvent pratiqué par les hommes de lettres qui ont comme but de dissimuler au large public le sens véritable de leurs œuvres ainsi que la destinée de leurs personnages principaux. Voici, par exemple, ce qu'il déclarait en 1919:

Dans un pays dont il m'a paru inutile de préciser le nom, un aventurier s'empare du pouvoir suprême que les faibles mains d'un monarque caduc laissent échapper. Il le tue, chasse sa fille, la Princesse, qui s'en va errante et mendiante sur les routes de l'exil, dompte l'émeute, et réunit autour de lui toutes les forces ardentes et conquérantes de la jeunesse. Bientôt il se saisit de toute l'Europe divisée et affaiblie avec autant de facilité qu'Alexandre jadis de l'empire perse à son déclin, et voilà qu'il

s'enfonce vers l'antique Asie dont les déserts avoisinent le Caucase $^{\rm 1}.$

Plusieurs décennies plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, Claudel agit de même, en offrant aux journalistes ce qu'ils voulaient bien entendre, se moquant très probablement d'eux, quand il explique :

Et puis alors, il y a tas d'autres raisons, n'est-ce pas : on peut prendre Tête d'Or pour Adolf Hitler. Il y a quelque chose d'Adolf Hitler, une espèce de moquerie de la Providence. En 1890, j'ai prévu en somme Adolf Hitler. Tout le discours d'Adolf Hitler aux députés qui sont là, à la Chambre des députés qui l'assiste, c'est presque les termes mêmes de ce grand homme ... ².

Nous démontrerons ci-dessous comment ces déclarations de Claudel manifestent son goût pour la bouffonnerie, tout en étant signes d'intentions tout à fait sérieuses.

Mais avant de parvenir à la démonstration de notre thèse, à l'issue de laquelle nous avancerons l'identité de Simon Agnel – Tête d'Or et du pays dont il s'empare, il nous semble nécessaire de donner un aperçu du cadre spirituel et intellectuel dans lequel vivait et se formait Claudel.

Ayant grandi au lendemain de la guerre franco-prussienne, dans une France affaiblie et humiliée par la défaite mais cependant animée par le désir de revanche, Claudel suivit ses études dans la capitale, un monde alors soumis à des courants de pensée contradictoires. En effet, dans une germanophobie omniprésente émergeaient cependant des esprits français raffinés qui admiraient la culture allemande, et certains d'entre eux se révèlent être des proches de Claudel : ainsi, ses camarades au lycée Louis-le-Grand, Romain Rolland avec lequel Claudel allait écouter les chants wagnériens en 1884 ou Léon Daudet, futur député de l'Action Française à l'Assemblée nationale, qui connaissait fort bien cette Allemagne ennemie que du reste il détestait ³. En outre, son professeur de philosophie était

1. Paul Claudel, Conférence du 30 mai au Théâtre du Gymnase dans Théâtre, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, t. 1, p. 1249.

2. Paul Claudel, Une visite à Brangues, Conversation avec Jacques Madaule et Pierre Schaeffer en février 1944, Paris, Gallimard, Les Cahiers de la N.R.F, 2005, p. 61.

3. Cf. Léon Daudet, Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux de 1880 à 1905, L'Entre-deux-guerres, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1915.

Auguste Burdeau, traducteur de Schopenhauer et ancien professeur de Barrès ⁴ avec lequel Claudel partageait — ce qu'il renia vigoureusement par la suite ⁵ — une certaine vision du monde à cette époque et ce jusqu'aux années dix du xx^e siècle. Les concerts de Wagner étaient très courus et *La Revue wagnérienne*, parue entre 1885 et 1888, attirait de nombreuses personnalités françaises.

Il est également nécessaire de se souvenir, pour mieux appréhender les œuvres du dramaturge, que Claudel approfondissait à cette époque sa connaissance de la littérature grecque antique : c'est alors qu'il commençait à préparer sa carrière diplomatique qu'il se mit à consacrer son temps de loisir aux lettres hellènes, sans jamais se satisfaire de son niveau de connaissance :

J'ai pris goût à la littérature grecque au sortir du lycée à une époque où il me fallait refaire toute mon éducation littéraire. Je me suis remis alors au grec, en m'appuyant sur les œuvres d'un auteur aujourd'hui trop oublié, sur Paul de Saint-Victor. 6

A ce moment-là, Claudel commença sa traduction de L'Orestie sur laquelle il travailla jusqu'en 1920, année où il acheva ses Notes sur les Euménides — excellent entraînement pour un dramaturge. Et c'est selon le canon classique que Claudel rédigea, plus tard, sa tétralogie comprenant les trois tragédies L'Otage, Le Pain dur, Le Père humilié et qu'il combla, par la comédie Protée, la lacune due à Chronos dans la tétralogie

4. Barrès décrit Auguste Burdeau dans Les Déracinés sous le nom de « Paul Bouteiller », cf. Maurice Barrès, Les Déracinés dans Romans et voyages, éd. de Vital Rambaud, Paris, Robert Laffont, 1994, t. 1, p. 493 et suivantes. Quant à Claudel, il comparera Auguste Burdeau à un philosophe ionien : « Burdeau donnait un peu physiquement l'impression de ces grands philosophes grecs ioniens (...). Et justement une partie de son cours était consacrée aux grands philosophes primitifs de l'histoire grecque, et son cours a eu une très grosse influence sur moi à ce point de vue là. », dans Paul Claudel, Mémoires improvisés [Entretiens radiophoniques avec Jean Amrouche, 1954], Paris, Idées, Gallimard, 2005, p. 23.

5. Maurice Barrès, Mes cahiers 1896-1918, Paris, Plon, 11 tomes, 1929-1936. Ces cahiers, tous découpés, se trouvent dans la bibliothèque de Claudel: Jacques Petit, Catalogue de la bibliothèque de Paul Claudel, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Besançon, 1970, p. 13-14. Le dernier tome est annoté, à la date du 26 juin 1944, sur la dernière page: « Penser que j'ai eu le courage de lire à peu près d'un bout à l'autre ces onze volumes de niaiserie! Quel temps perdu. ».

6. Paul Claudel, interview donnée à La Nation Belge, 26 mars 1935.

d'Eschyle. Quant à Tête d'Or, objet de notre présente étude, sa deuxième version fut rédigée par un Claudel alors en poste à Boston qui travaillait sur Agamemnon : notre pièce est constamment parsemée de réminiscences que des analystes considèrent, et à juste titre, inspirées d'Eschyle 7. Mais même avant cela, cette attache de Claudel au style et au mètre archaïques avait été remarquée par ses contemporains. N'est-ce pas pour cela que André Suarès déclara dans sa lettre à Claudel en 1907:

Il n'y a jamais eu, comme œuvre d'art, que chez les Grecs. Mon admiration pour le grand Pindare vous est connue. La première Pythique, chez les modernes, est de vous. 8

Autre point important pour notre futur développement : la France du lycéen Claudel est la France de la IIIe République, qui, dix-sept ans avant la première publication de Tête d'Or, avait connu l'échec d'une restauration de la monarchie légitime. Une grande partie des partisans de la branche aînée des Bourbons, bien que regrettant la décision de Henri V, gardait espoir 9. Il est impossible de nier l'importance à l'époque des légitimistes, nombreux, qui vénéraient Louis XVI Auguste, le Roi Très Chrétien, Roi-Martyr assassiné – et assassiné à Paris, ce qui est important pour notre analyse. En revanche, bien que cette IIIe République ne fut alors pas encore séparée de l'Église de Rome, déjà de fervents républicains manifestaient un anticatholicisme acharné.

Quant à Claudel, son Journal commence en 1904 : il est donc impossible de savoir quelles étaient précisément ses opinions politiques avant le début du xx^e siècle. Cependant son Journal est loin de comporter ne serait-ce qu'une seule remarque philodémocrate. De surcroît, plus tard, Claudel, déjà ancien ambassadeur de la III^e République en Asie, en Europe et en Amérique, voyant sa patrie occupée par les Allemands (pour lesquels, Claudel n'avait aucune sympathie depuis que Hitler avait été

appelé au pouvoir ; depuis la défaite, dans son Journal, il les appelait rarement autrement que « les Boches » 10), écrit, dans ce même Journal, le 6 juillet 1940, ce qui constitue pour lui le premier point positif de l'occupation et de l'instauration de l'Etat Français:

Espérance d'être délivré du suffrage universel et du parlementarisme : ainsi que de la domination méchante et imbécile des instituteurs qui lors de la dernière guerre se sont couverts de honte. La restauration de l'autorité. 11

A ce moment-là, Claudel ne dissimule nullement ce qui constituerait idéalement pour lui cette « autorité » : cela passe par le rétablissement de la monarchie, le meilleur système social selon Aristote 12 . C'est ce que Claudel déclare dans sa lettre adressée à Suarès depuis Prague en 1911 :

Un impie et un croyant ne luttent pas à armes égales, toutes les injures contre Dieu et la religion lui vont au cœur et lui font de profondes blessures. Dans ces conditions un homme est un homme, et j'avoue que l'âpre polémique de Maurras m'a plu, peut-être non par les meilleurs côtés de mon âme. Mais du moins il hait autant que moi la démocratie, il donne une voix à ce furieux sentiment de dégoût d'un cœur noble qui se sent écrasé par les bestiaux, par la force brute, par le nombre (...). Moi aussi, je vous l'avoue, mes préférences vont à cette forme du gouvernement [la monarchie], mais à une monarchie revêtue d'un caractère religieux et dont l'autorité est celle moins de la force que de la persuasion, « sicut unguentum quod descendit in barbam, in barbam Aaron ». 13

Une certaine « orthodoxie catholique » serait donc liée pour Claudel à la monarchie ; quant à l'impiété, on peut le supposer, elle serait associée au système civique qui a suivi la révolution. En effet, Claudel, revenu à l'époque de cette lettre à la pratique religieuse depuis plus de deux décennies, rejetait le mot d'ordre de Maurras, à savoir « politique d'abord », et par conséquent aurait préféré la montée sur le trône non pas d'un prince choisi pour des raisons pratiques immédiates mais d'un monarque

^{7.} Pascale Alexandre, « Claudel et les Grecs » dans Cahier de l'Herne, Paul Claudel, dir. P. Brunnel, Paris, L'Herne, 1997, p. 79.

^{8.} Lettre d'André Suarès à Paul Claudel du 24 juin 1907, dans André Suarès et Paul Claudel, Correspondance 1904-1938, Paris, Gallimard, 1951, p. 103.

^{9.} Henri d'Artois, comte de Chambord, petit fils de Charles X et donc prince légitime avait renoncé, par le « Manifeste du drapeau blanc » du 5 juillet 1871, au trône de France en refusant le tricolore révolutionnaire.

^{10.} Cf. Paul Claudel, Journal, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, t. 2, p. 322, 345, 355, 374, 376, 378, 397 et suivantes.

^{11.} Ibid., p. 321.

^{12.} Cf. Aristote, Politique, IV, 2, 26-30.

^{13.} Lettre de Paul Claudel à André Suarès du 10 février 1911, dans André Saures et Paul Claudel, op. cit., p. 160.

légitime, lequel est le seul à être « (revêtu) d'un caractère religieux », c'est-à-dire à être un lieutenant de Dieu sur terre ¹⁴. Les polémiques entre Claudel et Maurras, devenant plus tardivement violentes et personnelles, ne font qu'illustrer ce point de discorde initial et survécurent même chez le dramaturge à l'existence terrestre de Maurras ¹⁵.

Quant aux idéologues français qui ont précédé l'événement appelé Révolution française tel que, par exemple Voltaire, Claudel ne cesse de les attaquer, et c'est l'accusation d'« impiété » qui revient sans cesse :

Au beau milieu de ce sec et impie XVIII^e siècle, dans une Angleterre protestante et libre-penseuse, dans une inspiration céleste Haendel contemporain de Voltaire écrit The Messiah, en 21 jours. Il me semblait, dit-il, que je voyais le ciel ouvert et Dieu Lui-même devant moi (1742). ¹⁶

En 1886, Claudel, qui était alors tenté par l'agnosticisme, connut une révélation et se convertit le 25 décembre à Notre-Dame. Mais, ce n'est qu'au Noël 1889 qu'il se confessa, sacrement qu'il n'avait pas réussi à mener à son terme depuis des années. Il est intéressant de souligner que cette confession ne fut annoncée à aucun de ses proches, tout comme la première version de Tête d'Or fut publiée anonymement, en janvier 1890, c'est-à-dire immédiatement après ce sacrement : la démarche de Claudel-artiste accompagne donc la démarche spirituelle de Claudel-homme. Cette confession correspondrait à la fin de la rédaction de la première version de Tête d'Or, dont le destin du héros éponyme, il nous semble, représenterait la période de lutte contre le Christ qu'eut à éprouver Claudel.

C'est peut-être la raison pour laquelle Claudel s'obstina, pendant longtemps, à refuser de porter *Tête d'Or* sur scène, jugeant

16. Ibid., p. 1022.

le drame trop personnel. Voici ce qu'il répondit sur ce sujet à Cocteau :

Non, non, jamais Tête d'Or (...) J'ai trop fourré de moi là-dedans, sans l'ombre de pudeur. Ce serait un spectacle impudique. 17

Maintenant, laissons, pour quelque temps, le monde du jeune Claudel et examinons une période de l'histoire de l'empire romain, celle de la seconde moitié du IV siècle après J.-C..

Après trois siècles de persécution, les Chrétiens ont obtenu la liberté de culte grâce à l'édit de Milan, promulgué par Constantin Ier en 313. Le christianisme était en train de conquérir totalement l'empire. Cependant, dans le vaste imperium, et plus particulièrement dans l'armée, un culte demeura extrêmement répandu, celui de Mithra, une divinité solaire orientale qui puise ses origines dans la lignée indo-européenne. Le commun des adorateurs de Hélios-Mithra a été séduit par la simplicité de l'accès à ce culte et par les attributs guerriers de la divinité elle-même. Au fur et à mesure de l'élargissement de l'empire, les populations orientales furent de plus en plus nombreuses au sein des légions. Ces soldats, se trouvant de l'Asie Mineure jusqu'en Bretagne et de l'Afrique jusqu'en Germanie, menaient un prosélytisme efficace du culte de Mithra, croyance qui jouissait d'un accueil assez chaleureux dans les capitales de l'empire. A Rome d'ailleurs, son culte était officiellement célébré par la fête instituée par l'empereur Aurélien, le Sol Invictus, suite des Saturnales, et dont la date dans le calendrier actuel correspond au 25 décembre. Il est nécessaire de préciser que les adeptes de cette divinité perse ne se comptaient pas seulement parmi les simples légionnaires mais également parmi les officiers supérieurs. Tous étaient soumis au même rituel d'initiation pour devenir adeptes de ce dieu représenté sous les traits du soleil : l'initié au culte de Mithra était placé sous une grille en fer, sur laquelle on positionnait un taureau vivant, lequel était ensuite égorgé par les prêtres. De cette façon, le converti se faisait entièrement asperger du sang du taureau immolé.

Ainsi vont les choses jusqu'à ce qu'un empereur, connu actuellement sous le nom de Julien l'Apostat, à cause du zèle de

^{14.} Charles Maurras, *La Politique religieuse*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1912. Cet ouvrage, découpé, se trouvait dans la bibliothèque de Claudel: Jacques Petit, *Catalogue de la bibliothèque de Paul Claudel*, op. cit., p. 110.

^{15. «} Election du Maréchal Juin. Jules Romains, directeur, lit un hommage à Charles Maurras. Tous les assistants se lèvent. Je reste assis. Le discours fini, je demande à Jules Romains à quel moment il considère que Charles Maurras a cessé de faire partie de l'Académie, puisque celle-ci a déclaré son siège vacant en 1944. Il me répond d'une manière embarrassée. Je déclare alors que je ne m'associe aucunement à l'hommage rendu à Charles Maurras et je demande que ma protestation soit inscrite au procès verbal. » dans Paul Claudel, Journal, op. cit., t. 2, p. 824.

^{17.} Henri Mondor, Claudel plus intime, Paris, Gallimard, 1960, p. 86.

ses détracteurs et de son propre goût pour la provocation, n'accédât à la pourpre en 361. Julien haïssait le christianisme qu'incarnait pour lui l'autocrator, l'assassin de ses parents. En effet, suite à l'un de ces carnages auxquels l'empire romain fût-il païen ou chrétien - était habitué, la totalité du clan de Julien fut éliminée. Constance II épargna également le demifrère cadet de Julien, Gallus, les séparant néanmoins et assignant aux garçons des précepteurs choisis, tel Mardonius : ils étaient, en revanche, éloignés de leurs mentors à la première suspicion de mauvaise influence et devaient être élevés dans la religion officielle de l'empire – études dans lesquelles Julien se montra doué, en profitant pour apprendre la façon de prêcher des hommes d'Eglise et tout en s'appliquant à connaître les cultes païens 18.

Devenu en 355 césar et appelé à la guerre en Gaule par Constance II, il prit la tête des légions, composées de Celtes pour la plupart ¹⁹, et remporta la victoire sur les Alamans en 357 près de Argentoratum. Puis, se croyant moins surveillé, Julien se convertit au mithraicisme et adopte ouvertement la pratique religieuse mithraique 20. À Rome et à Constantinople, parmi les proches de Constance II, il était appelé « Victo- rin » 21 – car à chaque fois qu'il participait personnellement à la bataille, celle-ci était une victoire pour l'empire. Au début de l'été 360, à Lutèce, Julien fut porté, par ses troupes à la pourpre acceptant le titre de Auguste, l'armée lui prêta serment selon les rites païens et Julien, après une tentative de pactiser avec l'autocrator ²², marcha contre Constance. C'est en novembre 361 ²³ qu'il obtint réellement le pouvoir suite à la mort sou-

daine à Mopsucrène, près de Tarse, de Constance - qui fit de Julien son héritier légitime -, qu'il rompit ouvertement avec le christianisme et, après une brève période de tolérance, entama une série de réformes qui visait à sortir le christianisme de sa carapace pour remplir celle-ci par le mithriacisme : il s'agissait d'éliminer le christianisme comme religion d'état - tout en empruntant son système hiérarchique pour le clergé païen – et de le remplacer par le culte de Mithra dont Julien se proclamait à la fois le fidèle serviteur depuis plusieurs générations humaines 24 et, dans son discours rédigé en hiver 363, le fils même du dieu : « Pour toi, dit Hermès, en s'adressant à moi, je t'ai donné de connaître Mithra, ton père. » $^{25}.\ \rm En$ outre, l'empereur annula l'édit de 356, il structura les temples grecs comme les églises et interdit aux Chrétiens l'accès à l'enseignement des textes grecs 26 afin qu'ils n'aiguisassent pas leur rhétorique et ne pussent ainsi « réponde à la dialectique des Grecs. » 27. Son but était d'instaurer une théocratie dans tout l'empire et de devenir lui-même « le pape des païens » $^{28}\cdot$

Mais ce qui importe pour notre étude, c'est que Julien glorifiait Mithra non seulement en tant que premier serviteur de l'état mais également en tant que prosateur et poète grec puriste, mythologue à la culture extrêmement étendue et bibliophile depuis son enfance 29. Il se proclamait, dans ses poèmes, avec fierté, « apostat » 30 et se revendiqua l'un des disciples de Platon, allait à l'encontre de la coutume impériale et bravait les mœurs qui avaient cours chez les eupatrides de

^{18.} Cf. Joseph Bidez, La Vie de l'Empereur Julien, Paris, Belles Lettres, 1930, p. 22-50.

^{19.} Cf. Julien, Lettre à Constance, 386, 8-10, dans Lettres et Fragments, op.

^{20.} Cf. Julien, Contre Héracléios le cynique, sur la matière de pratiquer le cynisme et sur l'aptitude d'un cynique à composer des mythes, dans Discours, texte établi par Gabriel Rochefort, Paris, Belles Lettres, 1963, p. 43-90.

^{21.} Ammien Marcellin, Histoire, XVI, 12, 67.

^{22.} Cf. Julien, Lettre à Constance 386, 8-10, dans Lettres et Fragments, op. cit., p. 24.

^{23.} Le 3 novembre selon Joseph Bidez qui utilise cette date constamment, cf. par exemple Joseph Bidez, Julien en Illyrie et à Constantinople, dans l'empereur Julien, Lettres et Fragments, op. cit., p. 30 et suivantes, tandis qu'Eduard Galletier parle de 8 novembre 361, cf. Eduard Galletier, Introduction dans Ammien Marcellin, Histoire, Paris, Belles Lettres, 1968, t. 1, p. 12.

^{24.} Cf. Julien, Sur Hélios-Roi, à Saloustios, dans Discours, texte établi et traduit en français par Christian Lacombrade, Paris, Belles Lettres, 1964, p. 102. L'orthographe française du nom de l'ami gaulois de Julien varie selon le traducteur: M. Lacombrade utilise «Saloustios» tandis que M. Bidez écrit « Salluste », cf. Julien, Consolation à lui-même pour le départ de l'excellent Salluste, 240 a-252 b, dans Discours, texte établi et traduit en français par Joseph Bidez, op. cit., 1932, p. 190-206.

^{25.} Julien, Le Banquet ou les Saturnales (=les Césars), dans Discours, op. cit., p. 71.

^{26.} Cf. Julien, Sur les professeurs, 61, dans Lettres et Fragments, op. cit., p. 72-75.

^{27.} Socrate, Histoire ecclésiastique, III, 16.

^{28.} Joseph Bidez, La Vie de l'Empereur Julien, Paris, Belles Lettres, 1930,

^{29.} Julien, Lettre de Julien à Ecdicius, préfet d'Egypte, dans Lettres et Fragments, op. cit., p. 185.

^{30.} Cf. par exemple, Julien, De Julien l'Apostat sur le vers suivant d'Homère fait de six pieds dont trois sont des dactyles, v. 168, dans ibid., p. 216

l'époque alors qu'il était à la tête de l'état durant l'hiver 362-363 : il alla jusqu'à porter la barbe comme les néo-platoniciens, ce dont il s'enorgueillait dans son pamphlet Misopogon 31. L'effigie de Julien sur les pièces de monnaie de l'empire atteste, d'ailleurs, de sa face « philosophique ». Quant à Mithra, il est fortement lié au monde hellénophone car il a été le seul de tous les dieux iraniens à ne pas être hellénisé mais, depuis Hérodote, évoqué sous son nom originel sans être ramené à un équivalent olympien 32. C'est par ses discours rédigés en grec et ses lettres, écrites tantôt en grec tantôt en latin, envoyés dans tous les coins de l'empire que Julien se fit connaître en tant qu'homme de lettres et, notamment, grâce au discours précédant le Misopogon intitulé Sur Hélios-Roi, à Saloustios. Soulignons que ce discours fut écrit immédiatement après Le Banquet ou les Saturnales (= les Césars), dans lequel, travestissant à la fois les Le Banquet des sept sages 33 de Plutarque et la seconde partie des Histoires Vraies 34 de Lucien, l'autocrator finit par blasphémer les Evangiles de Marc et de Luc, les Actes 35 et par condamner tous ses prédécesseurs qui furent favorables à « l'athéisme » 36 des « Galiléens » $^{37}.$ Le nom de ce discours, LeBanquet ou les Saturnales, rappelle celui des festivités du 25 décembre. Ainsi Julien entend annuler la célébration de Noël, instaurée officiellement en 354 par le pape Libère, pour que la fête du Sol Invictus reprenne sa place. C'est immédiatement après ce texte blasphématoire pour les Chrétiens que Julien se lança dans la rédaction de Sur Hélios-Roi où il exprime son admiration pour Mithra, « maître suprême » et « médiateur », tout en manifestant une connaissance parfaite de ses prédécesseurs, écrivains hellènes, d'Homère jusqu'à Plutarque et Macrobe. Tout en installant officiellement le culte de Mithra-Soleil dans l'empire, l'autocrator engagea une guerre contre les Perses. Ce fut lors de cette guerre que Julien périt le 26 juin 363 après avoir régné à peine deux ans : il fut mortellement blessé lors du combat de Ctésiphon et son adversaire était le roi

Sapor II, adepte également du dieu Mithra. Immédiatement après la mort de ce personnage véritablement brillant, les réformes mithraïques à l'échelle de l'Etat s'interrompirent, les persécutions contre les Chrétiens cessèrent et, bientôt, le christianisme redevint la religion de l'empire. Ce fut la fin de la tentation mithraïque pour l'Occident

C'est cette propension mithriaque de l'empire qui aurait pu devenir la base doctrinale de *Tête d'Or*. En effet, dans les années quatre-vingt du xix° siècle, alors que Claudel poursuivait ses études à Louis-le-Grand, l'examen de ces éléments doctrinaux de l'histoire romaine connut un regain d'intérêt : l'idéologie de la III° République s'est prêtée avec joie à l'exaltation de ce culte païen lié à des sacrifices sanguinaires et des ouvrages poétiques dédiés à Julien paraissaient à Paris ³⁸. La découverte de nouveaux textes de l'empereur Julien, découverte menée par Papadopulos-Kerameus en 1884, avec une première publication en Allemagne trois ans plus tard, apporte une nouvelle richesse documentaire à cette passion ³⁹.

Parmi les ouvrages des auteurs français en vogue à ce moment-là et traitant de ce sujet, nous pouvons citer tout d'abord l'ouvrage d'Ernest Renan, Marc Aurèle et la fin du monde antique 40, ou la thèse de doctorat de Jean Réville intitulée La Religion à Rome sous les Sévère 41. La connexion entre les deux ouvrages existe : dans sa thèse, Réville se réfère, dès la deuxième page, à l'œuvre de Renan, et, dans sa conclusion, laisse réapparaître la thèse de Renan sur la proximité existant entre la vision mithraïque et le christianisme au rve siècle, citant justement le passage du discours de l'empereur Sur Hélios-Roi : « Les Païens prenaient le Christ, pour une forme nouvelle du Dieu Solaire. » 42. Réville présume également, se référant à Tertullien, que les Chrétiens, à leur tour, ont

^{31.} Julien, Le Discours d'Antioche ou Misopogon, dans Discours, op. cit., p. 156-199.

^{32.} Cf. Hérodote, Histoires, I, 131.

^{33.} Cf. Plutarque, Le Banquet des sept sages, 146 b-164 d.

^{34.} Cf. Lucien, Les Histoires vraies, II.

^{35.} Cf. Julien, Le Banquet ou les Saturnales (=les Césars), dans Discours, op. cit., p. 70-71.

^{36.} *Ibid.*, p. 71.

^{37.} Ibid, p. 41.

^{38.} Par exemple : Nicolas Martin, *Julien l'Apostat*, *Poème dramatique*, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1875. L'auteur introduit dans son poème les traits principaux des discours héliolatres de Julien et les éléments de l'ultime combat tirés de l'ouvrage d'Ammien.

^{39.} Cf. Athanasios Papadopulos-Kerameus, « Neue Briefe von Julianus Apostata », dans *Rheinisches Museum für Philologie*, Frankfurt am Main, 1887, p. 15-27.

^{40.} Ernest Renan, Marc Auréle et la fin du Monde Antique, Paris, Calmann-Lévy, 1882.

^{41.} Jean Reville, La Religion à Rome sous les Sévère, Paris, Ernest Leroux, 1885.

^{42.} Ibid., p. 287.

pu confondre le Christ avec Mithra 43 et que, dans l'armée, ce fief de Mithra au rve siècle, le Christ n'était pas si éloigné de Mithra:

Une seule prière put servir aux légionnaires pour adorer le Soleil-Mithra et le Christ. 44

Quant à Renan, il souligne le fait qu'il n'a fallu qu'un hasard minime pour que ce ne soit les « Mitriastes » qui ne l'emportassent et pour que le monde contemporain n'adorât Mithra et non le Christ:

On peut dire que, si le christianisme eût été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eût été mithraiste, 45

Se référant à Mihir yasht, Renan précise que le mithriacisme avait son propre baptême 46, que ses chapelles ressemblaient aux églises ⁴⁷, que l'on établissait un lien de fraternité entre les initiés ⁴⁸, que les Mithriastes avaient des sépultures de la même forme que celles des Chrétiens 49 et que, par conséquent, comme les Chrétiens, indique Renan « les Mithriastes proposaient l'immortalité aux initiés $[\ldots]$ » $^{50}.$ Il est impossible de nier que la personnalité de Renan avait marqué le jeune et agnostique Claudel : en 1918, à la fin de la Première Guerre mondiale, Claudel se souvenait, et avec beaucoup d'ironie, de sa première rencontre personnelle, en 1883, avec l'académicien et toute la « canaille allemande » 51 que ce dernier représentait pour un Claudel converti:

Certainement le grand philosophe ne prévoyait pas la « kultur » boche et la guerre de 1914. 52

43. Ibid.

44. Ibid., p. 290.

45. Ernest Renan, op. cit., p. 536.

46. Ibid., p. 577.

47. Ibid.

48. Ibid.

49. Ibid., p. 536.

50. Ernest Renan, op. cit., p. 578.

51. « À savoir les Voltaire, les Rousseau, les Renan, les Nietzche [orthographe dont use Claudel habituellement], et toute la canaille allemande. Aucun contact, aucune paternité de l'humble, sainte et profonde nature. Ils se sont éloignés de la profonde nature. », dans Paul Claudel, Journal, op. cit., t. 1, p. 5.

52. *Ibid.*, p. 419.

Outre Renan et Réville, éloignés du futur lettré car appartenant à une autre génération, mentionnons également Maurice Barrès dont Le Culte du moi est, à son tour, lié à Renan puisque Barrès l'y fustige sous le nom de M. X. 53 – et a pu influencer Claudel, comme d'ailleurs la totalité de l'œuvre barrèsienne de cette époque. Michel Lioure a déjà souligné les similitudes entre Tête d'Or et Sous l'Œil des Barbares, l'une des parties du $Culte\ du\ moi\ ^{54}.$ En effet, on peut trouver, dans cet ouvrage, la description de l'assassinat d'une jeune fille démembrée par une foule que Barrès compare à une bête fauve. Il est vrai que cet élément, comme certains autres passages de l'œuvre, font penser à Tête d'Or.

Cependant, ce qu'omet, à notre avis, ledit article consacré à Barrès et à Claudel, c'est la base dogmatique, l'atmosphère dans la quelle l'action de ce « roman idéologique » 55 se déroule. En effet, Barrès mentionne à la fois l'Église et les temples de Mithra, les met sur un pied d'égalité, soumettant l'action de son roman à leur domination. Ainsi chez Barrès, Mithra devient l'égal du Christ et Julien est pour l'auteur ce grand triomphateur admiré, martyr, tel qu'îl l'avait été pour les Mithraicis-

tes:

Le soleil disparut de ce jour dans une tache de pourpre et de sang, comme un triomphateur et un martyr. Il avait plongé dans la mer toute bleue, mais de son reflet il illuminait encore le ciel, semblable à toutes ces grandes choses qui déjà ne sont plus qu'un vain souvenir quand nous les admirons encore. Athéné maintenant contemplait les jardins, leur stérilité, la ruine des laboratoires, et une fade tristesse la pénétrait comme un pressentiment. Elle leva la main, et d'une voix basse et précipitée, tandis qu'au loin les cloches de Mithra et celles des chrétiens convoquaient leurs fidèles, tandis que les hurleurs s'écoulaient et que seul le soir bruissait dans la fraîcheur : « Je jure, dit-elle, je jure d'aimer à jamais les nobles phrases et les hautes pensées, et de dépouiller plutôt la vie que mon indépendance. » 56.

53. Maurice Barrès, Sous l'Œil des barbares dans op. cit., t. 1, p. 64.

54. Michel Lioure, « Tête d'Or sous l'œil des barbares (Claudel et Barrès) », dans Cahier de l'Herne, Paul Claudel, op. cit., p. 27-29.

55. Maurice Barrès, Examen des trois romains idéologiques, lettre à M. Paul Bourget, dans Romans et Voyages, op. cit., p. 15-26. 56. Maurice Barrès, Sous l'Œil des barbares dans Romans et Voyages, op.

cit., p. 52.

Barrès savait que ce Mithra avait effectivement été, pendant une brève période, élevé, dans l'empire romain, au niveau du Christ, — et même plus haut que le Christ. Cela n'avait pu être possible que grâce à l'intervention d'un personnage que Barrès connaissait et, à le lire, admirait lors de ses propres moments d'exaltation païenne. Ce personnage, Barrès le regrette, le vénère et le glorifie dans le même ouvrage et il est important de souligner qu'il a recours aux mêmes termes que ceux qu'il avait utilisés pour glorifier Mithra — à savoir : « triomphe », « les hautes pensées » et bien sûr, ce « pourpre », couleur de porphyre et du sang taurin nécessaire à l'intimation des futurs Mithriacistes — pour louer le lieutenant sur terre du dieu qu'il n'avait jusqu'alors nommé :

Un orateur communiqua de tristes renseignements sur les progrès de la secte chrétienne, qui prétend imposer ses convictions, sur le discrédit des temples indulgents et le délaissement des hautes traditions. Il évoqua le tableau sinistre des plaines où mourut un empereur philosophe parmi les légions consternées. Il dit ta gloire, ô Julien, pâle figure d'assassiné au guet-apens des religions ; tu sortais d'Alexandrie, et tu t'honoras du manteau des sages sous la pourpre des triomphateurs ; tu sus railler, quand tous les hommes comme des femmes pleuraient ; au milieu des flots de menaces et de supplications qui battaient ton trône, tu connus les belles phrases et les hautes pensées qui dédaignent de s'agenouiller.

Tous applaudirent cette glorification de leur frère couronné, et quand le vieillard, grandi par son sujet, salua de termes anciens et magnifiques ceux qui meurent pour la paix du monde devant les barbares, et ceux-là, plus nobles encore, qui combattent pour l'indépendance de l'esprit et le culte des tombeaux, tous, les femmes et les hommes, les jeunes gens que grise le sang et ceux qui tremblent de froid, se levèrent, glorifiant l'orateur et le nom de Julien, et déclarant tout d'une voix que le discours fameux de Périclès avait été une fois égalé. ⁵⁷

« Julien », « Mithra », « Discours », ces mots du roman ramènent irrésistiblement à ce discours de l'empereur Julien, Sur Hélios-Roi, qui aurait pu égaler le discours funèbre de Périclès si l'on adopte la lecture de Barrès. Les remarques précédentes deviennent d'autant plus significatives si l'on se souvient que l'ouvrage en question a été publié en février 1888, c'est-à-dire à

peine plus d'une année avant la publication de la première version de $T\hat{e}te$ d'Or.

Au delà de l'influence des romans de Barrès, toute l'atmosphère spirituelle de Paris était prédisposée à un retour au paganisme. Ainsi La Revue wagnérienne, durant les trois ans de son existence, évoqua Wagner également sous sa seconde face, alors non moins connue, celle de philologue. En effet, c'est en qualité de philologue que Wagner fut adepte d'une doctrine pessimiste antichrétienne et admirative de Mithra 58, sujet fort en vogue à l'époque 59 et de laquelle La Revue wagnérienne ne manquait pas de se faire l'écho 60.

Venons-en à notre thèse qui consiste à considérer Simon $\operatorname{Agnel}-\operatorname{T\^{e}te}$ d'Or comme un personnage mithraïque, une sorte de lieutenant de Mithra sur terre. Claudel comparerait ainsi le destin de son personnage à celui du christianisme romain et sa propre tentation agnostique au bref passage de l'empereur Julien sur le trône. Čette comparaison est rendue possible par le fait que Tête d'Or ne se contente pas de prendre les traits principaux d'un adepte de Mithra mais va jusqu'à partager la biographie de Julien. Du Simon, appelé à devenir Pierre l'apôtre des Évangiles, il est devenu Tête d'Or, en travestissant en quelque sorte sa destinée, une espèce de pape païen, titre, comme nous l'avons déjà souligné, que l'empereur Julien s'était attribué : Claudel assigne ainsi, littéralement, à son personnage censé être le serviteur de Dieu sur terre l'apparence de Mithra lui-même, ce « dieu sorti de la pierre » $^{61}.$ La mort de Tête d'Or correspondrait à la fin historique du bref règne de Julien

58. Cf. Arthur Schopenhauer, Le Monde comme volonté et comme représentation, traduit par Auguste Burdeau, revu et corrigé par Richard Roos, Paris, P.U.F., 1996, p. 311.

60. Cf. Teodor de Wyzewa dans La Revue wagnérienne, 8 mai 1885, 4, p. 104-115.

61. Cf. Franz Cumont, Les Mystères de Mithra, Bruxelles, éditions H. Lamertin, 1913, p. 132.

^{59.} Barrès développant la « Thèse d'Un homme libre » mentionne Schopenhauer en le complimentant et en le mettant parmi les esprits français, lesquels pourtant Schopenhauer détestait fortement comme la quasi totalité des courants de pensée émanant de France : « De là ce troisième volume, Le Jardin de Bérénice, une théorie de l'amour, où les producteurs français qui tapageaient contre Schopenhauer et ne savaient pas reconnaître en lui l'esprit de notre dix-huitième siècle, pourront varier leurs développements, s'ils distinguent qu'ici l'on a mis Hartmann en action. », dans Maurice Barrès, Examen des trois romains idéologiques, lettre à M. Paul Bourget, dans Romans et Voyages, op. cit. p. 21.

l'Apostat et permettrait à Claudel de signaler la fin de sa propre tentation agnostique. Cela serait également une façon de manifester sa répugnance pour le régicide qui consiste en l'anéantissement d'un pouvoir, parfois affaibli mais néanmoins toujours de droit divin.

Examinons maintenant, à la lumière des événements décrits ci-dessus, ce qu'il se passe dans Tête d'Or : à la cour d'un pays « inconnu » revient un général qui a été envoyé par l'Empereur David contre l'ennemi. Il tue ensuite cet empereur et, précise Claudel, dans la deuxième version, s'asperge du sang de sa victime. Cela fait évidemment penser au destin de Julien envoyé par Constance II lutter contre les barbares ainsi qu'au rituel d'initiation au culte de Mithra. Tête d'Or en qualité de lieutenant de Mithra sur terre, accédant au pouvoir suprême, convertirait au mithriacisme l'état dont il s'empare:

Je l'ai sacrifié.

Et son sang a bondi sur moi, et il est tombé à mes pieds, se tordant dans les convulsions de la mort. 62

Le héros de Claudel serait donc, à la fois, le prêtre de Mithra et l'initié. Par ailleurs, quelque temps avant la prise du pouvoir par Tête d'Or, Claudel précise, par la bouche d'un oligarque, juste avant l'assassinat de David, qu'« il a l'armée avec lui. » 63 – tout comme l'armée romaine avait été ce fief de Mithra dans l'empire et avait porté Julien à la pourpre avec la bénédiction des divinités païennes 64.

Allons plus loin encore : Tête d'Or, lui-même, prend les traits de Mithra, cette divinité souvent représentée sous la forme d'un jeune homme dont la face était entourée de cheveux semblables à des rayons de soleil et qui portait un bonnet phrygien. Originellement, Mithra était un dieu « brillant » selon l'Avesta et immolant un taureau 65 comme l'attestent clairement les nombreuses représentations des Mithréums 66. Dans son ouvrage

Au milieu des vitraux de l'Apocalypse, Claudel, manifestant sa connaissance des Vedas, parle justement des immolations de taureaux au dieu Mithra, rapprochant la bête sacrifiée du Christ lui-même, d'un souverain supra-pur, terrestre et surtout céleste, capable d'unir et, en même temps, de dominer ses semblables:

Sa beauté comme celle du taureau premier-né. Le Premier-né, c'est le Christ dont il est écrit : Ex utero ante luciferum genui te. Le taureau, si important dans les mythes et les religions de toute l'Asie, depuis l'Égypte, depuis les Vedas jusqu'à Mithra, c'est l'animal pur, typique et intact, la force vitale emmagasinée, la matière par excellence du sacrifice qui consiste à offrir à Dieu ce qui vit et qui est capable de donner la vie, le taureau étant à la fois force, travail, aliment et génération. C'est ainsi qu'il est écrit dans l'Épître aux Hébreux : Si sanguis taurorum sanctificat. Le taureau est ce qui ressemble, ce qui domine le troupeau et qui lui donne naissance : Congregatio taurorum, ditle psaume 67, 31, in vaccis populorum. Sa chair est la matière du rassemblement des fidèles et de leur communion. C'est ainsi qu'il est dit dans la Parabole du Festin : Tauri mei et altilia mea occisa sunt et omnia parata. 67

Quant à l'Empereur David, dans un moment de désespoir, au début de la deuxième partie, il s'en prend à sa couronne que Claudel choisit de nommer « mitre » :

Et je foule ma mitre sous mes pieds, et comme l'araignée qui serre son œuf entre ses pattes, Je retins avec mes mains mon âme qui saute! 68.

Remarquons que chez Hérodote, le terme de « bandeau », « μιτρα » – « mitre » –, s'écrit avec la même orthographe que le nom de dieu « μιτρα » 69. Le dieu solaire pourrait, vision poétique, rendre le coup à l'Empereur David. Mithra s'emparera de la «μιτρα» de l'Émpereur par la main de son « Roi » qui « foule » le corps de David trucidé :

^{62.} Paul Claudel, $T \hat{e} te \; d'Or$ dans $T h \acute{e} \hat{a} tre$, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, t. 1, p. 254.

^{63.} Paul Claudel, ibid., p. 235.

^{64.} Cf. Julien, Julien empereur au Senat et au peuple d'Athènes, dans l'empereur Julien, Discours, op. cit., p. 213-235.

^{65.} Cf. Avesta, X, 44.

^{66.} Voir à ce propos : le grand bas-relief Borghèse, Mithra tauroctone avec les dadophores, Musée du Louvre ; ou le bas-relief, Mithra tauroctone avec le

chien, Collection de Clercq; ou le bas-relief, Mithra tauroctone, Musée de Palerme. Cf. Franz Cumont, op. cit., p. 81, 124, 226. L'orthographe de « Mithréum » est utilisée selon ibid., p. 215 tandis que E. Renan préfère « Mithraeum » : Ernest Renan, op. cit., p. 578.

^{67.} Paul Claudel, Au milieu des vitraux de l'Apocalypse dans Le Poëte et la Bible, Paris, Gallimard, 1998, t. 1, p. 277. Claudel souligne.

^{68.} Paul Claudel, Tête d'Or dans Théâtre, op. cit., p. 53.

^{69.} Cf. Hérodote, I, 131 et 195.

Vos désirs, vos idées, vos habitudes, votre famille, Je les foule sous mes pieds comme ce corps mort ! 70

Par ailleurs, du commencement à la fin de la pièce, c'est le Soleil qui suit les actes de Simon Agnel – Tête d'Or, se manifestant à chaque mouvement de son existence. Ce soleil est d'ailleurs porté en permanence sur les bannières et les étendards du nouveau Roi ; et avant d'assassiner l'Empereur, Tête d'Or attend l'arrivée du Soleil :

Tête d'Or: Est-ce qu'il fait jour? Le Jeune Homme: Jour? Une femme: Le jour se lève. Tête d'Or: Il se lève!...⁷¹

De même, dans la première version, les bannières solaires de Tête d'Or vainqueur illuminent la sombre salle : « Ces drapeaux! leur présence rend cette salle plus glorieuse que la caverne d'Hypérion! » 72 – Hypérion, le père du Soleil, selon Hésiode 73. Cependant ce qui nous permet d'appuyer notre thèse selon laquelle Claudel aurait été un lecteur attentif de Julien avant la rédaction de Tête d'Or, c'est que cette filiation est longuement développée par l'autocrator, justement dans son discours Sur Hélios-Roi 74 : c'est Hypérion qui amènera l'armée de Mithra en campagne. Dans la deuxième version, Claudel remplace Hypérion par le fils de celui-ci. Helios-Roi prend, souverainement, possession de l'empire, concluant ainsi la prise de pouvoir de son lieutenant terrestre. La deuxième partie du drame se clôt sur l'évocation du « soleil » : « La salle se remplit de fumée, à travers laquelle entre largement le soleil. » 75. Et la conquête commence. Mais avant même le début de cette action menée par Tête d'Or, l'astre perce déjà, dans l'accusation de la Princesse devenue orpheline : avant d'être chassée, elle lance un appel de justice et, à cette occasion, invoque le Soleil, comme si elle adressait au maître ses doléances pour les actes commis par son serviteur : « Soleil, regarde

cet acte impie! » 76. Ce terme, « impie », dans les écrits postérieurs de Claudel, se rapporte à l'empereur Julien, mais également à Renan, c'est-à-dire à ces auteurs qui évoquaient une possible victoire de Mithra sur le monde. Voici ce que dit Claudel de « Julien l'impie » :

Puis ce sont les chasseurs et les sorciers qui essayent de s'introduire à l'intérieur de l'animalité elle-même en soudant leurs tiges à des épanouissements de rennes ou de bisons. Et combien de temps n'a-t-on pas vu fonctionner en tant qu'idoles sur les parois de l'Égypte et de l'Assyrie des animaux à têtes d'hommes et des hommes à têtes d'animaux? Quel écolier ne se rappelle le Minotaure et toutes les fables de Jupiter et des autres dieux, de ce sang bestial sous lequel l'impie Julien essaya d'effacer celui du Christ? (Encore actuellement dans la malheureuse Inde les animaux, du fait sans doute, muets, de leur valeur purement représentative, ne sont-ils pas investis d'un caractère sacré auxquels nos frères dégradés n'ont point honte de subordonner leur propre existence?). 77

Ne sont-ce pas ces symboles solaires qu'avait empruntés le socialisme national allemand? Ils entrent donc dans ces tendances mithraiques antichrétiennes pour Claudel et cela est peut-être le vrai sens de sa déclaration ironique sur Hitler que nous avions citée au début de notre article. De plus, l'assassinat du monarque de $T\hat{e}te$ d'Or par un nouveau Julien « impie » nous ramène à cet acte que Julien lui-même avait commis à Lutèce, s'emparant de la dignité d'Auguste et marchant contre Constance avec la bénédiction de Mithra. Cet acte « impie » fait signe, à son tour, vers l'héritage de ce Voltaire, également « impie », qui fut à l'origine des événements menant au supplice, à Lutèce toujours, en 1793, un autre monarque, héritier de David ⁷⁸ – on trouve donc une logique monarchiste chez l'auteur de Tête d'Or. D'ailleurs, un Voltaire, cet admirateur de Julien 79, pour Claudel, est plus proche de l'Antéchrist que Julien lui-même:

^{70.} Paul Claudel, Tête d'Or dans Théâtre, p. 100.

^{71.} *Ibid.*, p. 232. 72. *Ibid.*, p. 117.

^{73.} Cf. Hésiode, Théogonie, v. 371-374.

^{74.} Discours, op. cit., p. 108-109.

^{75.} Paul Claudel, *Tête d'Or* dans *Théâtre*, op. cit., p. 256. En italique dans le texte.

^{76.} Ibid., p. 254.

^{77.} Paul Claudel, Supplément à mon livre sur l'Apocalypse dans Le Poëte et la Bible, Paris, Gallimard, 2004, t. 2, p. 1080.

^{78.} L'onction par le Saint Chrême faisait du roi de France, lors de sacre à Reims, le successeur des rois de Jérusalem, notamment du roi David.

^{79.} Cf. par exemple: Voltaire, Poème sur la loi naturelle in Mélanges, Paris, Gallimard, 1961, p. 279.

Un Julien l'Apostat par exemple ne fait la guerre qu'à l'extérieur du Christ. Ce qui est réellement et perce contre le Christ, c'est ce qui a essentiellement pour objet d'anéantir cela par quoi il est le Christ, par quoi il est parole de la vie et de salut, c'est-à-dire son enseignement, sa loi, sa volonté et sa discipline. Un Luther, un Calvin, un Nietzsche, un Voltaire (un Marx, un Renan) appartiennent essentiellement à l'Antéchrist parce que leur raison d'être est d'anéantir en lui cette mission de salut aux générations successives en laquelle il a été constitué. 80

L'action de *Tête d'Or* continue de se dérouler sous la domination de Mithra-Soleil, jusqu'au moment de l'ultime combat qui a lieu dans les confins de l'Europe et de l'Asie, comme le dit Claudel dans la première version, sans préciser, contrairement à ce qu'il fera dans la deuxième version, qu'il s'agit d'un endroit « prométhéen » :

Confins de l'Europe. – Dans les montagnes, une terrasse naturelle entourée d'arbres colossaux. La scène descend vers le fond. Premières heures de la matinée. ⁸¹

C'est là que l'armée de Tête d'Or rencontre son adversaire entouré, lui aussi, comme le roi Sapor II, d'animaux représentant Mithra, tels par exemple ces « tigres dans des cages en bois » 82 — faits que, dans les deux versions, nous connaissons grâce au lieutenant du Roi, Cassius, dont le nom a pu être emprunté par le Claudel-latiniste à ce mont aussi boisé que celui de *Tête d'Or*, et que, selon Ammien Marcellin, Julien avait gravi pour un sacrifice païen :

Denique praestituto feriarum die Casium montem ascendit, nemorosum et tereti ambitu in sublime porrectum, unde secundis galliciniis uidentur primi solis exortus. Cumque Ioui faceret rem diuinam, repente conspexit quendam humi prostratum, supplici uoce uitam precantem et ueniam. ⁸³

81. Paul Claudel, Tête d'Or dans Théâtre, op. cit. p. 119.

82. Ibid., p. 274.

Quant à Julien, il annonce, par lui-même, qu'il s'agissait d'un sacrifice au Grand Soleil 84. Par conséquent, même le rapide passage de l'obscurité aux premiers rayons du soleil que nous constatons dans la scène finale de Tête d'Or, et auquel plus tard nous essaierons de donner une explication liée au culte de Mithra, a pu être inspiré à Claudel par les particularités du mont Cassius, particularités recherchées par des héliolatres : « super eam mons eodem quo alius nomine, Casius, cuius excelsa altitudo quatra vigilia orientem per tenebras solem aspicit, brevi circumactu corporis diem noctemque pariter ostendens. » 85. Quant à l'armée de Tête d'Or, Claudel précise, que « Beaucoup portent l'image du Soleil ... » 86.

Un autre point important soulignant que Claudel aurait pu rapprocher le destin de Julien de celui de son héros se trouve dans l'exclamation de l'un des officiers de Tête d'Or:

Deux années! Deux années se sont écoulées déjà Depuis que, des rives Océaniennes, l'armée S'est enfoncée dans le champ étranger, tournant sa face contre le cours du soleil... ⁸⁷

Il apparaît donc non seulement que la destination de l'armée de Tête d'Or est la même que celle de Julien mais également que le personnage de Claudel a mené ses conquêtes dans un laps de temps qui est celui de la durée du règne de Julien. Et c'est toujours « le soleil rouge (...) comme un Moloch » 88 qui domine les deux armées adverses, ce qui reproduit également le cadre historico-religieux de la dernière rencontre entre Julien et Sapor II. Lors du combat, Tête d'Or, abandonné par les siens, est mortellement blessé; l'empereur Julien, rappelons-le, avait reçu le coup fatal sur le bord du Tigre, mais par un javelot

84. Julien, Le Discours d'Antioche ou Misopogon, dans Discours, op. cit., p. 187.

86. Paul Claudel, Tête d'Or dans Théâtre, op. cit., p. 132.

87. *Ibid.*, p. 130.

88. Ibid., p. 274.

^{80.} Paul Claudel, Au milieu des vitraux de l'Apocalypse dans Le Poëte et la Bible, op. cit., t. 1, p. 265.

^{83. «} A la fin, au jour fixé pour une fête, il [Julien] fit l'ascension du Cassius, montagne boisée élevant dans les airs un sommet arrondi et où, au second chant du coq, on peut voir les premiers rayons du soleil levant. Et comme il sacrifiait au Jupiter, il aperçut soudain un homme prosterné sur le sol, qui d'une voix suppliante implorait la vie sauve et le pardon. ». Ammien Marcellin, op. cit.,

L. XXII, 14, 4, traduction de Jacques Fontaine, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 131.

^{85.} Plinii Naturalis Historia, Liber V, 80 dans Pliny, Natural History in ten volumes, Cambridge, The Loeb Classical Library, 1969 (1942), Volume II, p. 280. « Le Mont Cassius dont le sommet très élevé permet d'apercevoir le lever du soleil au quatrième quart, à travers les ténèbres, présentant par son parcours circulaire rapide une vue simultanée du jour et de la nuit. ».

romain. Ses contemporains ont supposé que cela pouvait être l'acte de vengeance d'un soldat chrétien 89.

« Que la révélation du Soleil s'éteigne. » 90, ainsi Cassius conclut-il ses lamentations sur Tête d'Or expirant. C'est la fin de la gloire du représentant terrestre de Mithra dans la pièce, moment choisi par un Tête d'Or mourant pour entonner un véritable hymne à ce soleil déclinant mais toujours sanglant – nouvelle allusion à l'initiation du culte héliolatre :

O Soleil! Toi, mon Seul amour! ô gouffre et feu! ô abîme! ô sang, sang! O Porte! Or! or! ⁹¹

D'ailleurs, dans cette même troisième partie, un peu auparavant, Tête d'Or avait fait l'éloge de la Princesse, la ramenant à sa divinité : la Princesse était, pour lui, la « Grâce aux mains transpercées ! Douce, comme le dernier Soleil » ⁹² – l'hypostase de Julien, même expirant, ne peut s'empêcher de comparer l'Eglise ⁹³ à sa divinité iranienne.

Il est approprié maintenant de donner un exemple de l'introduction de termes grecs par Claudel-helléniste dans le corps de Tête d'Or. De fait, dès le commencement de la troisième partie du drame, la nuit retombe. Dressant le décor de la partie finale, Claudel précise:

Toute la hauteur de la scène est occupée par la constellation de la Grande Ourse, qu'on distingue au travers la brume. 94

L'image de la Grande Ourse revêt une importance particulière pour Claudel qui, dès le commencement de son *Journal*, avait marqué : « l'Église est comparée à l'Acturus (la Grande

90. Ibid., p. 276.

Ourse) » $^{95}.$ C'est en effet une belle image offerte par cet helléniste, référence à Héraclite pour lequel la Grande Ourse est, selon les commentaires de Strabon, l'unique constellation qui ne disparaît jamais du ciel : « Les bornes de l'Aurore et du Soir : l'Ourse, et, en face de l'Ourse, le gardien du Lumineux Zeus. » 96. Cette Grande Ourse, d'ailleurs, apparaît dans la pièce, avant même que Simon Agnel ne devienne Tête d'Or, c'est-à-dire, selon notre analyse, avant l'arrivée du règne de Mithra sur terre. Cependant, quand la constellation en question est mentionnée par Tête d'Or, elle porte le nom de « Grand Chariot », ce qui est la traduction littérale du terme grec « ή αμαξα» (comme l'utilise Homère 97) ; il est donc logique que cette Constellation-Église réapparaisse dans le drame lorsque Mithra a fait son temps. Tout d'abord, dans la deuxième partie, le Grand Chariot-Eglise se lève et Tête d'Or devra attendre le retour du Soleil pour assassiner l'empereur :

Les claires étoiles brillent, et le rossignol, le sombre oiseau qui chante sa plainte quant se lève le grand Chariot... 98

Plus tard, c'est justement cette « Ourse-Église » qui finit par vaincre Mithra-Soleil, quand Claudel met dans la bouche d'un Centurion, après la mort de Tête d'Or, ces paroles surprenantes : « Ourse du soir a saisi le Soleil entre ses pattes. » 99. L'Eglise l'a emporté sur le fils de Mithra 100 qui, les bras écartés, appelle son père — ultime blasphème du « lamma sabachtani » de la Passion —, lui demandant de l'absorber dans son « triomphe » mithraique 101. Tel est ce « triomphe » sanglant du guerrier offrant sa vie à Mithra, patron de ceux qui sont morts au combat 102 :

O Père, Viens ! ô Sourire, étends-toi sur moi !

^{89.} Cf. Libanius, Orat., XVII, XVIII, XXIV.

^{91.} Ibid., p. 295. Ce passage peut constituer un rappel au « Prologue de Zarathoustra » lorsque le prophète s'adresse à l'astre : « Mais il advint que son cœur se changea, et un matin, s'étant levé avec l'aurore, il se présenta devant le soleil et lui parla ainsi : O grand astre! Que serait ton bonheur, si tu n'avais ceux que tu éclaires? ». Friedrich Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, Paris, Flammarion, traduction de Geneviève Blanquis, 1996, p. 45.

^{92.} Ibid., p. 293.

^{93.} La Princesse est, pour Claudel « l'Eglise Catholique » : Paul Claudel, Théâtre, op. cit., p. 1250.

^{94.} Paul Claudel, Tête d'Or dans Théâtre, op. cit., p. 257.

^{95.} Paul Claudel, Journal, op. cit., t. 1, p. 16.

^{96.} Héraclite, D.K., 120. La traduction française est donnée selon : Héraclite, Fragments, traduit par Marcel Conche, Paris, P.U.F., 1986, p. 95.

^{97.} Homère, Iliade, XVIII, v. 487 et Odyssée, V, v. 273.

^{98.} Paul Claudel, Tête d'Or dans Théâtre, op. cit., p. 90.

^{99.} Ibid., p. 287.

^{100.} Cf. Julien, Le Banquet ou les Saturnales (= les Césars), Discours, op. cit., p. 71.

^{101.} Ici nous ne pouvons que nous souvenir de nouveau du « triomphe » de Julien dans Sous l'Œil des barbares cité ci-dessus et paru un an avant la première version de Tête d'Or.

^{102.} Franz Cumont, op. cit., p. 4.

Comme les gens de la vendange au-devant des cuves Sortent de la maison du pressoir par toutes les portes comme un

Mon sang par toutes ses plaies va à ta rencontre en triom-

Je meurs. Qui racontera

Que, mourant, les bras écartés, j'ai tenu le soleil sur ma poitrine comme une roue?

O prince vêtu de gloire,

Poitrine contre poitrine, tu te mêles à mon sang terrestre! 103

Enfin, Tête d'Or clôt sa glorification de Mithra par l'évocation d'animaux mithraiques : « O lion, tu me couvres ! ô aigle, tu m'enserres! » 104.

Notre thèse sur Tête d'Or – serviteur de Mithra ne va pas à l'encontre d'analyses précédentes qui faisaient de notre héros un personnage dionysiaque 105 mais elle les développe et les approfondit. En effet, dit Julien particulièrement versé dans cette théologie, Dionysos co-gouverne le monde avec Mithra : A ce don qui nous est fait des Grâces participe également Dionysos, puisque, dit-on, sa royauté et celle d'Hélios se confondent. 106.

Bacchus, cette divinité nocturne, le guide des νυκτιπόλοι ¹⁰⁷. comme le précise dans sa pensée « zoroasréenne » Héraclite, est non seulement un dieu divisible - il fut d'ailleurs démembré par des Titans dans son hypostase de Zagreus -, mais également le dieu du divisible ¹⁰⁸, contrairement à Apollon-Mithra (Ήλιος 'Απόλλον ¹⁰⁹) qui est « l'anti-multitude » par excellence (ἀ – πολλοί 110). Dans cette description du partage du monde entre Dionysos et Apollon-Mithra, Julien apparaît comme l'un des précurseurs de Nietzsche.

103. Paul Claudel, Tête d'Or dans Théâtre, op. cit., p. 295-296.

104. Paul Claudel, Tête d'Or dans Théâtre, op. cit., p. 296.

105. Voir, par exemple, Jerôme Laurent, Claudel et la tentation dionysiaque dans Communio, Paris, nº - XIX, 1994, p. 90 et suivantes : Dominique Millet-Gérard, Les liturgies de Tête d'Or dans Voir Tête d'Or, Actes du colloque de la Sorbonne du 14 janvier 2006, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 120.

106. Sur Hélios-Roi, à Saloustios, Discours, op. cit., p. 125.

107. Héraclite, op. cit., 14 (a).

108. Sur Hélios-Roi, à Saloustios, Discours, op. cit., p. 119.

110. Christian Lacombrade, « Notes complémentaires » dans Discours, op. cit., p. 203. Julien se réfère à Plutarque, Isis et Osiris, 381 f.

Claudel, ayant éventuellement entendu, dans les cercles wagnériens parisiens, parler des thèses exposées dans Die Geburt der Tragödie, procède, il nous semble, avec la même logique qu'un philologue classique en opposant, dans le comportement de Simon Agnel - Tête d'Or, ces deux tendances : la première tendance est nocturne, « dispersée », extatique ; la seconde est diurne, également extatique mais d'une extase canalisée, absorbée par Hélios-Apollon dans un « Sturm und Drang » face au soleil. La première tendance se manifeste dès le début de la pièce, quand nous sommes confrontés à un Simon Agnel connu dans le pays pour ses crises de frénésie. Voici la présentation nocturne de Simon Agnel faite par le Paysan:

On le voit se promener seul en gesticulant sans faire attention aux chemins. Et il marche à grands pas et par bonds, ou il s'arrête tout à coup,

Donnant les coups de pieds comme un preneur des taupes. 111

Et ensuite:

Cébès : [...] Il tord la bouche comme l'entêté qui ne veut pas

Il cherche des mains, ne sait-il plus marcher?

Le Paysan: Il tombe! 112

Puis, une fois le destin de soldat choisi par Simon, Mithra aspire, par sa puissance « héliaque », son serviteur qui obtient un nouveau nom solaire et qui, pour parfaire son initiation, se convertit en s'aspergeant du sang « tauro-impérial ». Tant que Tête d'Or est guerrier, c'est Hélios qui inonde la scène de sa lumière et qui attire vers lui Tête d'Or jusqu'à ce que ce dernier ne rencontre sur son chemin un autre serviteur de Mithra, plus ancien, donc – peut-on supposer – plus près des origines de son dieu et, par conséquent, plus puissant. Dès que le héros est jeté, par ses blessures, hors de son élan canalisé, la nuit enveloppe l'action et Dionysos, avec sa frénésie « dispersée », s'empare de Tête d'Or qui, dans la première version, invoque Bacchus dans son ultime exclamation 113, puis, de nouveau, se roule par terre, « en convulsions » 114:

112. Ibid., p. 43.

113. Ibid., p. 161.

114. Ibid., p. 146. En italique dans le texte.

^{111.} Paul Claudel, Tête d'Or dans Théâtre, op. cit., p. 44-45.

O terre! ô terre que je ne puis saisir! Il se jette sur le sol. 115

Nous avons donc souhaité présenter Simon Agnel comme cette substance éternelle indo-européenne qui, resurgissant constamment, obéissant à la loi de l'éternel retour « héraclitéonietzschéen » 116, vit, alternativement, ses stades frénétiques (dionysiaque - mithraïque - dionysiaque) pour finir de nouveau absorbée par la Terre jusqu'à une nouvelle naissance. Tout cela n'aurait qu'un seul but : tenter de rompre le cercle de l'éternel retour, quitter ce partage du monde entre Mithra et Dionysos pour atteindre un univers d'après la Passion, affranchi de l'obligation de rechercher une victime, c'est-à-dire de faire un bouc-émissaire d'une parcelle de ce monde - quelle qu'elle soit, simple matière première ou être humain. Cela, selon nous, serait le message essentiel de Tête d'Or. N'est-ce pas pour tracer le cercle de l'éternel retour de cette substance dont la destinée est de resurgir, perpétuellement, à la surface de la Terre afin de tenter son unique chance christique - que Claudel fait dire à son héros cette phrase restée incomprise de ses lieutenants:

Je gisais là depuis des siècles de matière. Un sommeil... (...) Un sommeil bas, inerte, gêné. Un oubli détestable. Là, l'âme subsiste toute seule. J'ai touché le fond et voici que je remonte comme un plongeur. 117

Pour illustrer cette thèse, la scène finale de la pièce est significative : arrive le matin et « L'Occident (...) / Blêmit ... » 118 ; c'est par cette phrase mystérieuse que Claudel achève son drame, mystérieuse car le soleil revient trop rapidement : les regards des spectateurs sont dirigés dans la destination de l'Occident et non dans celle du soleil levant ; le verbe « blêmir » conviendrait d'ailleurs davantage à un être humain qu'à un

changement météorologique ¹¹⁹. De surcroît, à l'aurore, l'Occident devrait plutôt rougir que pâlir. Cet épilogue trouverait maintenant son explication : immédiatement après la mort aux confins de l'Asie de Tête d'Or, ce serviteur de Mithra, l'Occident cesse d'être le domaine de Hélios – Roi.

Il blêmit.

Anatoly Livry

^{115.} Ibid., p. 147. En italique dans le texte.

^{116. «} Un doute me restait au sujet d'Héraclite, dans le voisinage de qui je sentais un certain bien-être, une certaine chaleur que je n'ai rencontrés nulle part ailleurs. (...) La doctrine de l'« éternel retour », c'est-à-dire de la répétition absolue et infinie de toutes choses – cette doctrine de Zarathoustra pourrait en fin de compte, déjà avoir été enseignée autrefois par Héraclite. ». Friedrich Nietzsche, Ecce Homo dans Œuvres, Paris, Éditions Robert Laffont, traduit de l'allemand par Henri Albert, 1993, t. 2, p. 1155-1156. Nietzsche souligne.

^{117.} Paul Claudel, Tête d'Or dans Théâtre, op. cit., p. 283.

^{118.} Ibid., p. 302.

^{119.} Nous remercions Madame le Professeur Dominique Millet-Gérard d'avoir attiré notre attention sur ces faits dans le passage de *Tête d'Or* lors de son cours d'agrégation de l'année universitaire 2005-2006 à l'Université de Paris-Sorbonne.